



**ON N'EST PAS LÀ
POUR SE FAIRE
ENGUEULER**

**GRAND CABARET BORIS VIAN
23.03–25.03.18**

**J'ME CHAUFFE
AU DIAMANT...
ET QUAND
JE SERAI MORT,
J'VEUX UN
SUAIRE DE CHEZ
DIOR**

**TEXTE : BORIS VIAN
MISE EN SCÈNE : ÉRIC JEANMONOD
PAR LE THÉÂTRE DU LOUP – GENÈVE**

L'HISTOIRE

Durée: 1h50 – entracte compris

À voir en famille dès 12 ans

Lien utile:

theatreduloup.ch

ÉQUIPE DE CRÉATION

Mise en scène et scénographie:

Éric Jeanmonod

Direction musicale:

Simon Aeschmann

Collaboration artistique:

Rossella Riccaboni

Lumières:

Michel Guibentif

Costumes:

Maria Muscalu

Vidéo:

Francesco Cesalli

Son:

Christophe Suchet

Régie son:

Ben Tixhon

Accessoiriste:

Leah Babel

Technique:

Stéphane Charrier

Administration:

Pauline Catry

Communication:

Esther Jochmans

Avec:

Céline Frey, alias Lynn:

voix, sampler

Jocelyne Rudasigwa:

contrebasse, ukulele, voix

Simon Aeschmann:

voix, guitare, banjo

Sylvain Fournier:

percussions, mandoline,

scie musicale, voix

Ernie Odom:

voix, saxophone

Philippe Raphoz:

le barman, le Tonton bricoleur,

le chien à punk

Production:

Théâtre du Loup

Avec le soutien de:

Ville de Genève

République et Canton de Genève

Loterie Romande

De son vivant, les interprètes des chansons de Boris Vian furent des plus variés: Magali Noël, Henri Salvador, Zizi Jeanmaire, Juliette Gréco, Serge Reggiani, Jacques Higelin, Serge Gainsbourg, Michel Jonasz, Yves Montand, Hugues Aufray... C'est près de huitante-cinq orchestres et nonente-cinq interprètes jusqu'en 1960 qui ont gravé sur microsillons le répertoire de ce poète!

Quant aux compositeurs l'ayant accompagné dans son aventure, l'on compte pour une soixantaine de chansons Henri Salvador, pour une cinquantaine Alain Goraguer, pour une quarantaine Jimmy Walter, pour une trentaine Jean Gruyer et Jean-Pierre Landreau, pour une dizaine Jack Diéval et Michèle Auzépy, et plus ponctuellement près de trente-cinq autres artistes.

Avec ce revigorant *Grand Cabaret Boris Vian* aux arrangements sophistiqués et à l'instrumentation électrique, nous retrouvons grâce à Éric Jeanmonod, qui a su bien s'entourer, l'esprit des caves du Saint-Germain-des-Prés des années 1950 – naviguant via guitare et saxophone sur les rives de l'électro-pop, du reggae, du blues, du rock'n'roll, et bien sûr du jazz. La verve de Boris Vian s'invite ainsi au TKM à travers un truculent florilège concocté à partir des cinq cent trente-cinq chansons du compositeur allant de *Fais-moi mal*, *Johnny à J'suis snob*, en passant par *Le Déserteur*, *Je bois* et *La Complainte du progrès*, soit autant de tubes ou buzz de cet artiste joueur et caustique – avec, en point d'orgue, *On n'est pas là pour se faire engueuler*, une chanson fringante et démocratique!

À nous de savourer l'humour de cet ingénieur de la langue française, adepte des rimes décalées de ce chantre de Duke Ellington qui nous entraîne dans le monde de la Pataphysique.

PETITS SECRETS DE COMPOSITION :

Chaque chanson a son histoire. En voici quelques bribes pour nous ramener à l'époque de Saint-Germain-des-Prés dans les années 1950 – et même bien au-delà.

Saviez-vous, en effet, que pour *Le Déserteur*, créé sous la présidence de René Coty, en 1954 (le dernier président de la IV^e République), Boris Vian s'associe à Harold B. Berg, un jeune Américain installé en France? Que Mouloudji l'interprète le premier au Théâtre de l'Œuvre en mai 1954, puis la reprend dans une version édulcorée dans son tour de chant à l'Olympia en septembre de la même année? Et que dans le contexte de la chute de Diên Biên Phu et du déclenchement de l'insurrection algérienne, *Le Déserteur* a été, paradoxalement, une véritable bombe, ce dont a bien pu prendre la mesure son auteur lors de son tour l'été 1955? De fait, après les manifestations hostiles qui eurent lieu à Dinard sous l'égide de son maire, le concert de Boris Vian prévu à Deauville fut annulé et l'affaire devenant politique, il fut interdit de diffuser cette chanson sur les ondes de la radio nationale!

La censure pèse alors en France, une censure politique et poétique... De fait, dans son livre *En avant la zizique*, Boris Vian rappelle comment pour *J'suis snob*, interprétée en 1955 par Mouloudji (et bientôt, dans une version féminine, par Zizi Jeanmaire), les expressions «à poil» et «faire l'amour» ont dû être édulcorées en «tout nu» et «parler d'amour» – le curseur des bienséances et de l'impudence s'est bien déplacé depuis lors...

Autre trace de l'époque des Trente Glorieuses: *La Complainte du progrès* – enregistrée d'abord par Boris Vian, puis Mouloudji, sur une musique d'Alain Goraguer – fut d'abord intitulée *Les Arts ménagers* (aujourd'hui son sous-titre) du nom d'un salon qui se tenait chaque année à Paris, au Grand Palais, de 1923 à 1983. «Gudule», le nom de la femme séduite à coup d'appareils ménagers, portait alors le nom d'«Ourson» – peut-être en référence à Ursula, la compagne du poète – que ce dernier nommait volontiers de ce surnom affectueux...

Avec *Blouse du dentiste* dont le titre original, en un jeu phonique, était *Dentiste Blues* (coécrit avec Henri Salvador); *Je bois* (enregistré en juin 1955 au Théâtre de l'Apollo dans des arrangements de Claude Bolling) – qui inspira *Intoxicated man* de Serge Gainsbourg – ou *Fais-moi mal, Johnny*, le premier rock sado-maso de la chanson française, immortalisé par Magali Noël en octobre 1956 (avec, au moment de son enregistrement, Boris Vian qui se joignit à l'impromptu à la chanteuse), c'est tout un pan de l'histoire de la chanson française qui se décline et que nous retrouvons au cœur de notre patrimoine culturel et universel intime...

BIOGRAPHIES

BORIS VIAN – Né en 1920 d'une famille fortunée qui subit violemment le krach de 1929, Boris Vian intègre Centrale, puis devient ingénieur, tout en étant le poète aux *Cent sonnets* (1944), avant de prendre le masque de plus d'une trentaine de pseudonymes dont Vernon Sullivan pour *J'irai cracher sur vos tombes* (1946) ou Bison Ravi, romancier scandaleux pour *L'Écume des jours* (1947), mais aussi scénariste et peintre, critique et traducteur, musicien et chansonnier.

De fait, joueur de trompette et féru de jazz, Boris Vian (dont le prénom fut inspiré par le Boris Godounov de Moussorgski) le fut dès avant 1938, lorsqu'à Ville-d'Avray, dans le domaine familial, il forme un band avec ses deux frères et quelques amis enthousiastes de sonorités et rythmes nouveaux, en une préfiguration des «bœufs» du sextet Abadie-Vian de 1945.

Parallèlement, son aventure d'auteur de «chansons françaises» commence dès l'hiver 1942-1943 quand le guitariste Jean-Marc Sabrou (Johnny) lui propose de composer des paroles sur sa musique et que naît *Au bon vieux temps*. Elle se poursuit avec l'ouverture en avril 1947 du Tabou, à Saint-Germain-des-Prés, au 33 rue Dauphine, où Boris Vian devient avec son orchestre et sa trompette une figure de proue avec notamment *Ah, si j'avais un franc cinquante*.

En 1949, il côtoie Eddie Barclay – qui importe des Etats-Unis, avec son épouse Nicole, l'invention du disque 33 tours en France... Cette même année, Boris Vian rencontre Jacques Canetti, le «patron» de Polydor (qui devient Philips), la première firme discographique en France.

En 1950, après le scandale qu'a soulevé *J'irai cracher sur vos tombes*, le poète décide de se consacrer à la chanson et à la guitare. Henri Salvador enregistre une première chanson sur 78 tours: *C'est le be-bop*. Sur l'autre face du disque figure *Saint-Germain-des-Prés*, une chanson de Léo Ferré. Cette collaboration doublée d'une puissante et joyeuse amitié dura neuf ans jusqu'à la mort de Boris Vian.

En 1952, ce dernier s'essaie à l'écriture de comédies musicales et d'arguments de ballet, lui dont la compagne est alors Ursula Kübler – une danseuse tour à tour du Ballet Béjart et de Roland Petit. En 1953, il entre au Collège de Pataphysique et se consacre à nouveau à la littérature avec *L'Arrache-Cœur* qui lui vaudra un cuisant échec. L'année suivante, il compose une soixantaine de chansons, ce qui en fait déjà une centaine à son actif.

Il fait alors la rencontre d'un jeune américain, Harold B. Berg, pour lequel il compose *Le Déserteur*. En juin 1954, Renée Lebas lui présente Jimmy Walter, son pianiste. La même année, il écrit les chansons de *La Bande à Bonnot*, un spectacle d'Henry-François Rey, et rencontre le pianiste Alain Goraguer. A la fin de cette année 1954, Boris Vian monte sur la scène des Trois Baudets et de la Fontaine des Quatre Saisons et quelques mois plus tard enregistre un premier disque aux éditions Philips, Chansons impossibles (avec *Les joyeux bouchers*, *Le Déserteur*, *Le petit commerce* et *Java des bombes atomiques*); et un deuxième Chansons possibles (avec *Complainte du progrès (les Arts Ménagers)*, *Cinématographe*, *J'suis snob*, *On n'est pas là pour se faire engueuler*).

Du 23 juillet au 31 août 1955, Boris Vian part en tournée au volant de son Austin Hailey à Biarritz, Nantes, Perros Guirec, Dinard... une étape qui finit sous les huées d'anciens combattants excédés par *Le Déserteur*.

A l'automne 1955, Boris Vian est chargé par Philips de travailler pour l'édition d'une série de disques de jazz. En mai 1956, Michel Legrand revient d'une tournée aux Etats-Unis avec les premiers disques de rock'n roll. Henri Salvador et Boris Vian s'emparent aussitôt de ces rythmes d'Outre-Atlantique. Cette année 1956, une soixantaine de chansons nouvelles naissent. Trois ans plus tard, le 23 juin 1959, Boris Vian se rend à une projection privée de *J'irai cracher sur vos tombes* qui est porté à l'écran en avant-première. Il meurt dix minutes après le début de la projection d'un malaise cardiaque, à trente-neuf ans.

ÉRIC JEANMONOD – Encore étudiant à l'École des arts décoratifs de Genève (dont il sort diplômé en 1972, à vingt-deux ans), Éric Jeanmonod fait une expérience de spectateur déterminante au Théâtre de Carouge-Atelier de Genève, en assistant à une comédie policière d'Alfredo Arias. Puis très vite, c'est dans ce même théâtre qu'il commence son aventure professionnelle comme graphiste et assistant décorateur de Jean-Claude Maret de 1975 à 1980. C'est de fait un « homme d'images », comme il se plaît à le dire. Ce qui l'intéresse, « c'est de raconter avec des images ». Il rencontre alors un peu tout le théâtre suisse-romand, ainsi que Matthias Langhoff qui était est venu à Carouge avec son compagnon de travail, Manfred Karge, à l'invitation du directeur d'alors, avec un spectacle du Berliner Ensemble : *La Bataille* d'Heiner Müller. Éric Jeanmonod se souvient encore comment il est invité à jouer comme figurant rien moins qu'un Christ avec masque à gaz et bottes pour une actualisation dans le contexte de la dernière guerre mondiale et de la retraite de Russie.

Parallèlement à ces premières expériences, il codirige avec Monique Décosterd le Théâtre de la Lune Rouge de 1974 à 1977, très nourri du Bread and Puppet Theatre, puis fonde dès 1978 avec Véronique Berthet et Sandro Rossetti, le Théâtre du Loup (l'équipe était mordue des contes de Grimm...), à Genève, une compagnie indépendante qui s'est construit un toit en 1993 et qu'il codirige toujours aujourd'hui. Cette année 2018, Éric Jeanmonod fête donc les quarante ans de la compagnie, le Théâtre du Loup, et les vingt-cinq ans du lieu (du même nom).

Il y présente notamment comme metteur en scène *Les Bricoleurs* (1994), *Recherche éléphants, souplesse exigée* d'après Russel Hoban (1996), *Zazie dans le métro* (2002), *Le Bar sous la mer* (2010), *La Petite Reine* (2013) et *Viande, morceaux choisis* (2015) ou encore des Cabarets Karl Valentin (2006) et Boris Vian (2016).

Le Théâtre du Loup a aussi depuis 1990 une école de théâtre destinée aux enfants de 7 à 15 ans avec une centaine d'élèves et depuis trois ans, un petit musée, le MUZOO.

ENTRETIEN AVEC

Brigitte Prost: Vous fêtez cette année les quarante ans de votre compagnie, le Théâtre du Loup, et les vingt-cinq ans du lieu (du même nom) que vous avez créé à Genève, un espace où la musique tient une place de choix ?

Éric Jeanmonod: Avoir de la musique sur le plateau est dans l'ADN du Théâtre du Loup. Sur la cinquantaine de spectacles que nous avons faits, seuls une dizaine n'avaient pas d'orchestre en live.

B.P.: Pour ce *Grand Cabaret Boris Vian*, vous retrouvez également un Pataphysicien, vous qui avez mis en scène *Zazie dans le métro* de Raymond Queneau...

E.J.: J'ai une affinité avec cette époque des années 1950. Nous avons une chanson dans notre *Grand Cabaret Boris Vian* où est évoqué son ami Raymond – qui n'est autre que Raymond Queneau.

B.P.: Quelle est la genèse du projet *On n'est pas là pour se faire engueuler* ?

E.J.: J'ai eu deux autres fois le projet de mettre en scène Boris Vian. Une fois avec une comédie musicale qu'il n'avait pas terminée – dont il ne reste qu'une scène et un synopsis: *Lily Strada*, une transposition dans les années 1950 de *Lysistrata* d'Aristophane. Ensuite, j'ai souhaité mettre en scène *Fiesta*, un petit opéra dont la partition a été composée par Darius Milhaud et dont le texte est publié aux éditions Christian Bourgois. Tout se passe dans un port de pêche en Méditerranée. Trois ivrognes voient arriver une barque. Un homme y est étendu. Ils le recueillent. Tout le village arrive. Plus tard, la jeune femme du chef du village se met à danser avec cet étranger, tant et si bien, qu'à la fin, ce dernier est remis à l'eau dans sa barque... Cet opéra demande un petit orchestre de chambre... Finalement, nous avons créé en 2016 un *Grand Cabaret Boris Vian*, pour notre plus grand plaisir. Certains spectateurs sont venus voir ce spectacle deux fois, tant il fait du bien, rend les gens très joyeux, même si certaines chansons sont tragiques comme celle qui raconte l'histoire d'un alcoolique – ce personnage est tellement sympathique, que nous avons envie de lui payer encore un verre...

B.P.: Dans le corpus, vous avez intégré *La Rue Watt*, une rue qu'avaient arpentée ensemble Boris Vian et Raymond Queneau ?

E.J.: Oui c'est vraiment une découverte par rapport à des tubes comme *Fais-moi mal Johnny*, *le Déserteur*, *J'suis snob*, *le be-bop*... Nous avons aussi retenu une chanson assez peu connue, *Barcelone* qui a dû être chantée par Thomas Fersen ou encore *Je ne peux pas m'empêcher*, dans une version punk... Nous avons *Voyage en Italie* – qui n'est pas piquée des vers... Après un choix difficile, nous avons concocté un programme de vingt chansons.

B.P.: Par le travail d'arrangement, ces chansons peuvent-elles changer radicalement de couleur ?

ÉRIC JEANMONOD

E.J. : Sur les cinq interprètes, deux ont fait des arrangements. Je suis vraiment admiratif de ce qu'ils ont réalisé. Nous passons d'une chanson à l'autre, d'une ambiance à une autre, du reggae à la soul, de la chanson triste au blues en passant par le rock'n'roll. Nous avons toute une gamme de tonalités. Nous finissons par ne pas toujours reconnaître la chanson de Boris Vian. J'adore cela. J'adore dire qu'une chanson n'a jamais dit son dernier mot. J'ai souvent été surpris d'entendre un Brassens chanté par Catherine Ringer par exemple avec une fanfare en accompagnement... Charles Trenet fut chanté par le groupe Carte de séjour. Que des immigrés chantent *Douce France* était extraordinaire. Nous pouvons toujours faire une nouvelle version d'une chanson. Je crois qu'il y a soixante-neuf versions à ce jour du *Déserteur* – même Johnny Halliday l'aurait chantée !

B.P. : Quelle scénographie spécifique avez-vous construite pour ce *Grand Cabaret Boris Vian* ?

E.J. : Nous sommes sur le plateau du TKM, non dans le foyer du théâtre, mais nous recréons un décor de studio d'enregistrement des années 1950, avec des parois de bois – que j'ai recouvertes de microsillons 45 tours. Il y a trois-cent disques de 45 tours qui sont tous de fausses versions d'*On n'est pas là pour se faire engueuler* (nous avons refait les étiquettes). Et puis le centre de ces 45 tours étant vide, nous avons percé la paroi sur laquelle tous ces disques sont collés et placé une source lumineuse. Cela fait ainsi trois-cent spots lumineux dont on peut varier l'intensité.

B.P. : Dans cet espace, il y a aussi une sorte de petit bar rétro, année 1950 ?

E.J. : Oui. Pour chanter *Je bois*, c'est idéal ! Il y a ainsi deux-trois moments qui se passent au bar. J'avais prévu au début que le public puisse y venir à l'entracte et se faire servir, mais cela est trop compliqué. Pour autant, il y a quelques moments dans le temps de la représentation où des spectateurs du premier rang sont servis ; il y a quelques incursions de musiciens dans la salle.

B.P. : Au Théâtre du Loup, la scène est au même niveau que le public. Au TKM, en dépit de la surélévation de la scène, vous cherchez à conserver une certaine proximité et intimité avec le public. De fait, vous avez déjà traversé l'expérience du cabaret avec le Cabaret Karl Valentin, il y a dix ans. Aujourd'hui, votre retour au cabaret va-t-il travailler sur des invariants ?

E.J. : Avec le Cabaret Karl Valentin, nous avons vidé les gradins du Théâtre du Loup, mis la scène en diagonale et tout le public était placé autour de petites tables, comme à un parterre. Nous avons énormément transformé l'espace, mais le spectacle ne pouvait pas tourner... La configuration du *On n'est pas là pour se faire engueuler* est très différente, mais le rapport au public reste très fort.

VOS PROCHAINS

RENDEZ-VOUS

SAISON 17–18

17–22.04.18

LA MÈNAGERIE DE VERRE

Tennessee Williams / Daniel Jeanneteau

18.05.18 – DÉPART 18H

BALADE DU TKM

Théâtre de Château Rouge à Annemasse
DÉPART FLIP

Cirque par la Compagnie Virevolt

Tarif unique: CHF 45.- / Transport et collation compris

23 & 25.05.18

BACH

Piano: Cédric Pescia

26.05.18

DEBUSSY, CASADESUS, RAVEL, DUPONT

Piano: Severin von Eckardstein

29.05.18

BRAHMS, SCHUBERT

Piano: Ran Jia

À LIRE

SNOB par Odile Cornuz, auteure en résidence,
sur tkm.ch à la page des artistes associés
ou à l'espace presse dans le foyer du théâtre

TKM Théâtre Kléber-Méleau

Chemin de l'Usine à Gaz 9, CH-1020 Renens-Malley

Billetterie: +41 (0)21 625 84 29

info@tkm.ch / www.tkm.ch

Des flyers sont à votre disposition dans le foyer.

Toute la programmation et vente en ligne sur notre site internet.